

DYNAMIQUE DES ÉTUDES DE GENRE APPLIQUÉES AUX  
OBJETS MÉDIATIQUES.  
RETOURS SUR LE CONGRÈS 2014 DE L'INSTITUT DU GENRE

Laetitia BISCARRAT et Sarah LÉCOSSAIS

Certain.e.s frileux/-ses – réfractaires ( ?) serait-on tentées d'ajouter – regretteront ce qui semble à leurs yeux une (omni)présence intrusive du genre dans la construction de nos objets de recherche et de nos disciplines<sup>1</sup>. D'autres à l'inverse déploreront des résistances aux approches Genre et leur faible visibilité au regard de la profusion et de la qualité des travaux et chercheur.e.s engagé.e.s dans ce champ de recherche. Cette nouvelle livraison de la revue *Genre en séries* propose de se saisir de cette conflictualité pour mettre à l'honneur la diversité des travaux qui mobilisent le genre, comme concept et comme méthodologie, dans le champ académique français, mais aussi pour faire trace d'un événement significatif de l'entreprise de valorisation et de mise en visibilité de ces recherches, à savoir le congrès des études de Genre organisé en septembre 2014 dans les locaux de l'ENS Lyon par l'Institut du Genre<sup>2</sup>. Groupement d'intérêt scientifique fondé en 2012 à l'initiative de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS, l'Institut du Genre ambitionne de contribuer activement à inoculer le genre (Coulomb-Gully, 2014) dans le champ académique français. Parmi ses missions on relèvera le travail de reconnaissance et valorisation scientifique, l'appui aux collaborations, mais aussi des actions de soutien – notamment auprès de la jeune recherche par l'octroi de financements ponctuels et la remise d'un Prix de thèse – ainsi que l'organisation d'événements scientifiques, parmi lesquels l'imposant congrès de 2014<sup>3</sup>. Près de 350 congressistes<sup>4</sup> ont participé à cette rencontre structurée,

---

<sup>1</sup> Pour une analyse des freins et résistances aux approches genre, on se référera aux travaux de Marie-Joseph Bertini (2009) et Marlène Coulomb-Gully (2009) pour les sciences de l'information et de la communication ou aux travaux de Geneviève Sellier (2015) dans le champ des études audiovisuelles et cinématographiques.

<sup>2</sup> <http://institut-du-genre.fr/> [consulté le 20.05.2016].

<sup>3</sup> Pour en savoir davantage sur les missions de l'Institut du Genre : <http://institut-du-genre.fr/fr/le-gis-institut-du-genre/> [consulté le 20.05.2016].

<sup>4</sup> 348 d'après le programme officiel.

dans une visée interdisciplinaire, autour de douze axes thématiques : on comprend que les études de genre ne sont pas seulement une déclinaison du paradigme des *Studies*, mais constituent un bouleversement épistémologique majeur dont témoigne la force de frappe de ce congrès, à défaut d'une reconnaissance institutionnelle encore timide sur des fléchages de poste.

Dans la continuité du travail de visibilité mis en œuvre par l'Institut du Genre, mais aussi du projet scientifique et éditorial de *Genre en séries*, ce numéro propose, au travers de contributions issues des communications présentées à Lyon, un aperçu de la diversité des approches, des objets et des ancrages disciplinaires qui ont fait ce congrès et qui font la revue. Son ambition, rappelons-le, est de proposer un espace en libre-accès visant à diffuser et faire connaître les travaux sur le genre, tout autant qu'à accueillir les débats et questionnements qui font le champ<sup>5</sup>. En ce sens, *Genre en séries*, et *a fortiori* cette livraison, s'inscrivent dans l'effort collectif d'institutionnalisation à l'œuvre dans l'espace académique français.

Le constat d'une structuration en cours du champ s'appuie sur une série d'observations : tandis que les pôles historiques des études féministes et études de genre en France, tels que le Cedref<sup>6</sup> – Centre d'enseignement, de documentation et de recherche pour les études féministes – de l'Université Paris 7 Diderot, le Centre d'études féminines et d'études de genre<sup>7</sup> de l'Université Paris 8 ou encore le réseau Arpège<sup>8</sup> – Approches pluridisciplinaires du Genre – de Toulouse continuent de rayonner, de nouveaux collectifs émergent, parmi lesquels le GIS Institut du Genre évoqué précédemment, mais aussi le Réseau Flora Tristan – la Cité du Genre<sup>9</sup> de l'Université Sorbonne Paris Cité ou le laboratoire junior de l'ENS Lyon GenERe<sup>10</sup> – Genre : Épistémologie et Recherches.

---

<sup>5</sup> *Genre en séries : cinéma, télévision, médias* souscrit au principe d'évaluation en double-aveugle afin de proposer aux lecteurs/-rices des articles qui souscrivent aux critères d'exigence des écrits scientifiques.

<sup>6</sup> <http://www.cedref.univ-paris7.fr/> [consulté le 20.05.2016].

<sup>7</sup> <http://www2.univ-paris8.fr/ef/> [consulté le 20.05.2016].

<sup>8</sup> <http://arpege.univ-tlse2.fr/> [consulté le 20.05.2016].

<sup>9</sup> <http://plurigenre.hypotheses.org/reseau-flora-tristan> [consulté le 31.05.2016].

<sup>10</sup> <http://labogenera.fr/> [consulté le 20.05.2016].

Le développement de l'offre pédagogique, dans des Masters disciplinaires comme pluridisciplinaires, rendant compte de la dimension résolument transversale du genre, atteste également de ce travail d'institutionnalisation. L'entrée en vigueur du nouveau contrat d'enseignement à la rentrée 2016 se caractérise en effet par un accroissement de l'offre de formation en études de genre. Tandis que les Masters historiques maintiennent leur attractivité<sup>11</sup>, de nouvelles formations diplômantes émergent<sup>12</sup>. En parallèle, nombre d'Universités proposent des DU ou DIU<sup>13</sup> et différentes formes de certifications et labellisations<sup>14</sup>. Enfin, un programme tel que PRESAGE (Programme de Recherche et d'Enseignement des Savoirs sur le Genre), développé conjointement par l'OFCE et Sciences Po, porte aussi bien sur les enseignements et la formation continue que la recherche<sup>15</sup>. Ces multiples initiatives, qui soulignent le dynamisme et le volontarisme des porteurs et porteuses de projet, sont le signe des efforts, mais aussi des effets d'institutionnalisation du champ, qui, au fil du processus de structuration, font émerger des espaces interstitiels où des initiatives collectives, à l'instar de la revue *Genre en séries*, voient le jour.

Un enjeu majeur de l'institutionnalisation des études de genre dans le champ académique français réside dans le risque de dépolitisation des militances. Issues du terreau féministe, portées par des réseaux de collaborations engagés et tournées vers l'action collective et la société civile, les études féministes comme on les appelait alors, se sont saisies du cheval de Troie du Genre pour infiltrer plus largement encore l'Université. Tenir la

---

<sup>11</sup> On citera à titre d'exemples et de manière non-exhaustive le Master Études sur le genre, rattaché au Département d'études de genre, composante de l'UFR Textes et Sociétés de l'Université Paris 8 ou encore le Master ÉGALES – études genre et actions liées à l'égalité dans la société –, une formation européenne proposée en France dans les Universités Lyon 2 et Toulouse – Jean Jaurès.

<sup>12</sup> C'est par exemple le cas à l'Université Bordeaux Montaigne, qui ouvre à la rentrée 2016 un Master pluridisciplinaire en Études de Genre comportant un parcours recherche (Médiation, Culture, Langues) et un parcours pro (Territoires, action publique, développement).

<sup>13</sup> L'Université de Rennes 2 propose un diplôme interuniversitaire Études sur le genre qui prend la forme d'une formation à distance tuteurée.

<sup>14</sup> Le réseau Arpège propose ainsi depuis la rentrée 2015 une formation en réseau labellisée IdEx qui permet aux étudiant.e.s de 14 formations de niveau Master de 5 établissements universitaires toulousains d'obtenir un label Genre.

<sup>15</sup> <http://www.programme-presage.com/la-mission-de-presage.html> [consulté le 05/06/16].

tension entre institutionnalisation et militance représente dès lors un enjeu central : en somme, il s'agit de diffuser et d'essaimer sans dépolitiser. Mot d'ordre pour les un.e.s, maxime pour les autres, cette ambition constitue le fil d'Ariane de *Genre en séries*. Non contentes de documenter le champ, nous proposons au travers des contributions retenues pour ce numéro d'accompagner le travail du genre dans le champ académique dans et au-delà des « disciplines ». Écouter, dialoguer pour mieux partager les questionnements forts qui nous animent dans un souci de trans- et même d'interdisciplinarité, tels sont nos objectifs. Ainsi, ce numéro convoque les sciences de l'information et de la communication, la philosophie du langage, l'histoire culturelle, les sciences politiques, les études filmiques, la psychologie sociale dans des aires culturelles plurielles – Europe, Amérique du Nord et Amérique du Sud – qui bousculent une production de savoirs trop souvent occidentalocentrée.

Le deuxième nœud d'articulation de ce numéro est celui des objets mobilisés : les articles ne composent pas simplement un joyeux patchwork des approches genre dans leurs champs disciplinaires. Plutôt, ils sont travaillés par une trame commune : la sérialité. La sérialité est constitutive de la dialectique innovation répétition qui caractérise les industries culturelles (Eco, 1994). Comme l'écrivait Edgar Morin dans *L'Esprit du temps*, « le standard bénéficie du succès passé et l'original est le gage du succès nouveau, mais le déjà connu risque de lasser et le nouveau risque de déplaire » (Morin, 2008 : 40-41). Ainsi la sérialité est centrale dans la tension constitutive des industries culturelles et créatives : elle autorise la fidélisation, encourage la reconnaissance tout en étant un terreau fertile pour susciter la surprise et favoriser un jeu avec le public. Cette association entre médias « de masse » et sérialité a pu être inscrite dans un régime de valeur qui oppose, à tort, itération et innovation. Associée à la production industrialisée, la sérialité tend alors à être comprise comme la répétition de formules à succès conventionnelles, à l'opposé de « l'acte de création ». L'atout économique de la sérialité<sup>16</sup> devient synonyme de culture populaire, et les médias de masse essuient très largement les tirs de ce front

---

<sup>16</sup> La sérialité va même jusqu'à constituer une « véritable stratégie de marque », comme le souligne Hélène Laurichesse à propos de l'industrie cinématographique (Laurichesse, 2011 : 1).

critique. Umberto Eco en faisait déjà état dès 1987 : « [L]es produits des *mass media* ont été assimilés à ceux de l'industrie dans la mesure où ils étaient produits en série, ce type de production 'sérielle' étant jugée étrangère à l'invention artistique » (Eco, [1987]1994 : 11). Le constat perdure aujourd'hui au travers des formes de hiérarchisations qui structurent la réception critique des fictions sérialisées, qu'elles soient à dominante sérielle ou feuilletonnante.

Un effort d'historicisation contredit cette axiologie des biens culturels : Eco rappelle ainsi que « le roman du XIX<sup>e</sup> siècle aussi était répétitif » (Eco, 1994 : 13). On ajoutera à cela que l'itération est constitutive de la notion même de récit, dans la mesure où, au-delà de leurs singularités, les récits sont structurés par une série d'invariants narratifs (Lits, 2008 : 5) qui sont autant d'opérateurs de sens à partir desquels les horizons d'attente se configurent. Aussi nous avons fait le choix d'une définition large de la sérialité, tant dans les récurrences qu'elle implique qu'elle implique que dans le refus de la hiérarchie entre culture populaire et culture des élites. Ce numéro de *Genre en séries* mobilise dès lors la sérialité matricielle tout autant que la sérialité programmationnelle (Benassi, 2008). Mais il dépasse également ces conceptions formelles pour interroger la sérialité et son rôle dans la structuration des rapports de pouvoir. En effet, la sérialité n'est pas qu'affaire de formats, de formules ou de programmation. Elle est aussi au cœur de la (re)production du genre, en tant qu'il est un « 'rapport' – voire un système de rapports – et non un attribut individuel » (Butler, 2005 : 73) dont la matérialité est l'effet d'un processus d'itération, de ritualisation, de sédimentation qui fait sens au sein de la matrice hétérosexuelle. Le genre se construit dans nos relations aux autres, mais aussi dans nos rapports à ce qu'Althusser désigne comme les appareils idéologiques d'État, parmi lesquels les médias. Le phénomène de sérialité constitue en ce sens une entrée signifiante dans l'analyse de la fabrique médiatique du genre, dans la mesure où il permet de mettre au jour les structures récurrentes de domination tout autant que les décalages, c'est-à-dire les points de négociation de ces rapports. Son caractère répétitif autorise de formuler l'hypothèse – ou le vœu pieu serait-on tentées d'écrire – d'une diffusion par capillarité des modèles hégémoniques certes, mais aussi des décrochages face à cet ordre symbolique, et matériel, dominant.

Comme le souligne Pascale Molinier dans l'entretien qui ouvre ce numéro, le congrès en Études de Genre de 2014 se voulait sensible à la diversité des approches et des conceptions du « genre », refusant les définitions excluantes et ambitionnant de faire montre des aspérités, conflits et controverses qui animent ce champ scientifique. Surtout, les modalités d'action du GIS et de ses initiatrices s'inscrivent dans une volonté de « ne pas renouveler les modes patriarcaux d'appropriation des champs » (p. 18), ce qui est lisible dans son ouverture nouvelle, et bienvenue, aux cultures médiatiques. En effet, si l'appel à communications ne comportait pas de mention explicite aux médias, il s'est avéré que plusieurs propositions de panels ont trouvé place dans le programme final, démontrant le dynamisme des recherches sur le genre dans les médias, la communication et la culture, leur transversalité et la nécessité de faire acte de leur présence et de leur légitimité dans le champ.

Les sept contributions sélectionnées pour ce numéro se caractérisent par leur questionnement sur le genre et les cultures médiatiques tout autant que par la dimension sérielle des objets convoqués. Si la série feuilletonnante *Battlestar Galactica* étudiée par Pascale Molinier constitue un cas d'école de narration sérielle, tout comme la presse magazine, analysée par Claire Blandin, dont les occurrences hebdomadaires forment une véritable mise en collection, le numéro s'attache également à des sérialités liées à des trajectoires de création chez des artistes. C'est notamment le cas pour les études de Laurence Mullaly et Michèle Soriano qui analysent respectivement des productions de Lucía Puenzo et Albertina Carri. Enfin, deux contributions, par Marie-Joseph Bertini et Anaïs Théviot, portent sur des corpus numériques dont les modalités mêmes de composition constituent une forme de collection sérielle. « Le corpus est une collection de textes réunis sur la base d'hypothèses de travail. Au-delà du stade critique d'une collection de textes qui en compterait un seul, les corpus peuvent donc être considérés comme des séries » (Mayaffre, 2010 : 30). D'ailleurs, les critères de validité d'un échantillon, dans son acception large, ne sont-ils pas eux-mêmes de l'ordre d'une série prise en tension entre un critère de diversification et un critère de répétition (le fameux point de saturation) ?

Mais surtout, il nous a semblé que ces six articles, qui questionnent le genre et ses expressions médiatiques tout en les articulant aux enjeux de race, de sexualité, de parentalité ou encore d'identité intègrent tous une réflexion politique, à différents niveaux : autour de l'engagement militant et/ou féministe et de ses stratégies, mais aussi autour de la volonté de dénoncer des rapports de pouvoir et la violence qu'ils véhiculent. Ainsi ce dossier se structure en deux axes thématiques qui, s'ils sont différenciés dans le cadre de cet avant-propos, se complètent plus qu'ils ne s'opposent. Tandis que l'entretien avec Pascale Molinier, réalisé par Sarah Lécossais, cadre la démarche de ce numéro du point de vue des enjeux du Congrès de l'Institut du Genre et des logiques contemporaines d'institutionnalisation du champ, les trois premières contributions interrogent les articulations entre genre, patriarcat et pouvoir.

Marie-Joseph Bertini met au jour les structures de domination genrée qui organisent les pratiques langagières numériques en s'appuyant sur deux corpus de commentaires en ligne de l'actualité. Le premier est constitué des commentaires suscités par des articles de presse couvrant l'affaire DSK entre mai et août 2011, tandis que le second couvre les tweets suscités par la démission d'Hélène Costa de son poste d'entraîneuse d'une équipe de football masculine. Son analyse des modes de construction des pratiques langagières des acteurs (majoritairement masculins dans son corpus) du Web révèle que leurs pratiques discursives sont structurées par le genre tout autant qu'elles participent à sa structuration. L'auteure identifie des stratégies discursives récurrentes fondées notamment sur le recours à l'insulte et à l'injure, mais aussi aux modèles de la généralisation, la durabilité et de la transposition. À l'heure où les discours de l'autonomisation et du libre-choix fleurissent autour du Web 2.0, on ne saurait que rappeler la nécessité de cette perspective critique qui nuance les visées émancipatoires conférées à certaines pratiques numériques – sans pour autant les minorer – pour souligner que l'organisation de ces nouveaux dispositifs participe de la reproduction d'un ordre du monde hiérarchisé.

Une deuxième contribution s'intéresse aux dispositifs numériques de communication, non plus du côté de la parole profane, mais du côté de la fabrique d'un discours médiatique par les communicant.e.s. Anaïs Theviot

analyse l'articulation entre genre et pouvoir politique à travers l'étude du site de campagne de François Hollande, dont elle a observé les évolutions du design et des contenus entre les primaires socialistes de 2011 et l'élection présidentielle de 2012, mais aussi en s'appuyant sur des entretiens réalisés avec les équipes en charge de la communication numérique. Une approche relationnelle du genre souligne que les masculinités de François Hollande sont construites en regard des identités de genre des autres candidat.e.s. Le rôle stratégique de ces masculinités, dont les mises en scène évoluent au fil de la campagne, se caractérise néanmoins par une permanence : le pouvoir politique se conjugue au masculin.

Claire Blandin traite également des masculinités, mais cette fois du point de vue de la paternité. Son article nous propose un saut dans le temps *via* la mise au jour des mises en scène de la paternité dans la presse magazine française des années 1964 à 1974. Composé de trois titres, *Elle*, *Le Nouvel Observateur* et *Télé 7 jours*, son corpus traite autant les contenus rédactionnels que publicitaires pour analyser les mutations du discours médiatique autour de Mai 68. Selon l'auteure, la reconfiguration des identités masculines et féminines, comme de la matrice hétérosexuelle, qui opère durant cette période (songeons au vote de la loi Neuwirth en 1967) se traduit dans le corpus de presse magazine étudié par une mise à distance de la figure du patriarce au moyen d'une valorisation de la paternité affective et investie chez des figures masculines extra-ordinaires : les vedettes et les icônes publicitaires.

Le second axe de ce dossier porte davantage sur l'engagement politique et les féminismes, notamment dans leur travail de déconstruction de l'hétérosexualité comme système politique au fondement des identités et rapports de genre. Mobilisant productions filmiques et télévisuelles, les contributrices s'intéressent ici à des objets culturels qui produisent tout autant qu'ils mettent en scène du « trouble dans le genre ». Ce sont ici les questions de sexualité, d'identité sexuelle, de refus des attendus normatifs et d'ouverture des horizons qui se déploient, témoignant des diverses modalités d'engagement militant des cinéastes.



C'est une production filmique que mobilise Laurence Mullaly dans son travail de déconstruction des normes de genre et de sexualité hégémoniques. Le long-métrage de Lucía Puenzo *XXI* (2007) s'inscrit dans un cinéma argentin audacieux, qui réinterroge les identités tout autant que les rapports de genre, de classe, de sexe et de sexualité. Sollicitant approches féministes et théorie *queer*, l'auteure analyse la monstration de la protagoniste, une adolescente intersexe, afin de mettre au jour la portée politique du film, en tant qu'il œuvre à la reconstruction des imaginaires collectifs du genre en interrogeant la matrice hétéronormative et cisgenre qui les fonde.

Michèle Soriano participe également de ce processus de décentration vers une aire culturelle non-occidentale, l'Amérique du Sud, tout autant que d'une réflexion, à l'instar de sa consœur, sur le féminisme dans les productions culturelles, en analysant cette fois la trajectoire de la cinéaste argentine Albertina Carri et plus spécifiquement le téléfilm unitaire *Urgente* et la série *23 pares* qu'elle a produits pour la télévision. Partant du postulat que la position énonciatrice de l'auteur, implicitement universellement masculin, ne saurait être étanche aux rapports sociaux de sexe qui la sous-tendent<sup>17</sup>, l'auteure interroge la possibilité de production d'« un art de femme » (Collin et Kaufer, 2014) et de son positionnement comme féministe. Les œuvres analysées engagent une réflexion sur les politiques des identités – de genre comme nationales dans le contexte d'une Argentine devant toujours gérer son passé dictatorial et la mémoire des disparu.e.s – et sur les violences de genre dans un environnement teinté d'« archaïsme patriarcal ». Ce sont les pratiques mêmes de l'engagement féministe dans l'art et la production filmique qui sont ici discutées. Le cinéma d'Albertina Carri est alors perçu comme un « art du mouvement » (p. 153) qui lutte contre les effets de naturalisation et de stabilisation du genre. À celles et ceux qui reprocheraient le manque d'intelligibilité de ces productions d'avant-garde, son déplacement du côté de la télévision constitue une réponse : en prenant le contre-pied des stratégies de distinction, la cinéaste réaffirme l'ancrage populaire des luttes identitaires en Argentine.

---

<sup>17</sup> De ce point de vue les textes de Bertini et Soriano dialoguent et se répondent, à l'image des deux axes qui structurent ce dossier.

Enfin, l'article de Pascale Molinier sur *Battlestar Galactica* (p)ose la question : *Battlestar Galactica* est-elle une série féministe ? Pour y répondre, l'auteure étudie les glissements et évolutions des personnages de la première saison originelle à son adaptation, mettant en évidence l'accord d'un privilège à la blancheur et à l'hétérosexualité. Personnages masculins et féminins – notamment Starbuck, « 'le' pilote de chasse » (p. 166) comme la/le qualifie Pascale Molinier – négocient les normes de genre et, ce faisant, proposent de nouveaux fantasmes publics. Cependant, l'impossibilité, d'un point de vue psychologique, des actions qui leur sont attribuées dans la série rend leur efficacité compliquée. Pour autant, la mise en scène du *care* et des corps malades porterait le véritable message féministe de la série : celui d'une attention renouvelée à la vulnérabilité de l'humain, notamment en termes de sexualité et de genre. Ainsi, l'approche par la psychologie sociale autorise une lecture renouvelée de la série – mais aussi, semble-t-il, du féminisme.

L'articulation entre sérialité, genre et engagement est au cœur de ce troisième numéro de *Genre en séries*. Poursuivant l'exploration des cultures médiatiques, lues depuis les études de genre, ces articles témoignent tout autant de la vivacité du champ que de la richesse des approches et de la nécessité de leur donner un espace ouvert tout autant qu'engagé. En effet, la revue prend position pour tenir étroitement liées ces deux lignes : proposer un espace scientifique aux approches *gender* et garder, sur un mode dialectique, la charge critique portée par le féminisme. Nous lisons donc ces textes au regard de cet engagement et insistons dès lors sur la manière dont ce numéro permet de penser le politique, à partir de terrains aussi variés que la presse magazine, le numérique, le cinéma ou les séries télévisées. Les travaux s'inscrivant dans les études de genre – dans leur complexité et leur diversité – visent ainsi à pointer et discuter des mécanismes de domination que sous-tendent les rapports sociaux de genre, dans des lieux interstitiels tout autant que dans des espaces *mainstream*. Surtout, ces recherches ont, dès lors que l'on y prête une oreille attentive, un potentiel politique.

## BIBLIOGRAPHIE

- BERTINI Marie-Joseph (2009), « Le *Gender Turn*, ardente obligation des sciences de l'information et de la communication françaises », *Questions de communication*, n° 15, p. 155-173.
- BENASSI Stéphane (2008), « Sérialité(s) » dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries télévisées*, Bruxelles, De Boeck, p. 75-105.
- BUTLER Judith (2005), *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.
- COLLIN Françoise et Irène KAUFER (2014), *Parcours féministe*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- COULOMB-GULLY Marlène (2014), « Inoculer le Genre », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 4 [En ligne] <http://rfsic.revues.org/837> [consulté le 25.05.2016].
- COULOMB-GULLY Marlène (2009), « Les sciences de l'information et de la communication : une discipline *Gender Blind* ? », *Questions de communication*, n° 15, p. 129-153.
- ECO Umberto ([1987] 1994), « Innovation et répétition : entre esthétique moderne et post-moderne », *Réseaux*, vol. 12, n° 68, p. 9-26.
- LAURICHESSE Hélène (2011), « La sérialité au cinéma : une stratégie de marque ? », *Mise au point*, 3 [En ligne] <http://map.revues.org/938> [consulté le 25.05.2016].
- LITS Marc (2008), *Du récit au récit médiatique*, Bruxelles, De Boeck.
- MAYAFFRE Damon (2010), « Corpus et web-corpus. Réflexion sur la corporalité numérique », *Cahiers de praxématique*, p. 54-55 [En ligne] <http://praxématique.revues.org/1170> [consulté le 25.05.2016].
- MORIN Edgar ([1962] 2008), *L'Esprit du temps*, Paris, Armand Colin/INA.
- SELLIER Geneviève (2015), « La recherche est politique. Pour une approche critique des rapports de domination dans les productions filmiques et audiovisuelles. Entretien avec Geneviève Sellier réalisé par Laetitia Biscarrat », *Essais. Revue interdisciplinaire d'Humanités*, 7, p. 111-122.

*Laetitia Biscarrat est docteure en Sciences de l'Information et de la Communication, membre associée de l'équipe d'accueil MICA, Université Bordeaux Montaigne et chargée de cours à l'IUT de Blagnac, Université Toulouse – Jean Jaurès. Elle occupe des fonctions d'ingénieure pédagogique pour une formation de niveau Master en études de genre orchestrée par le réseau Arpège – Approches Pluridisciplinaires du Genre – de l'Université Toulouse – Jean Jaurès. Ses travaux portent sur la fabrique télévisuelle du genre : elle a notamment participé à plusieurs recherches collectives sur le genre et les médias telles que le projet Women in Media Industries in Europe (EIGE) et l'édition 2015 du Global Media Monitoring Project (WACC).*

*Sarah Lécossais est docteure en sciences de l'information et de la communication de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 et rattachée au laboratoire CIM-MCPN. Ses travaux portent sur les discours et imaginaires médiatiques de la parentalité articulée au genre. Elle est notamment l'auteure de « Les mères ne sont pas des parents comme les autres. Genre et parentalité dans les séries télévisées françaises », Revue française des sciences de l'information et de la communication [En ligne], n° 4, 2014 et de « La maternité dans les séries familiales françaises : entre consensus et résistances », Essais, n° 7, 2015.*